

Gloire et eau bénite *Ma vie en cinémascope* de Denise Filiatrault

Violaine Charest-Sigouin

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charest-Sigouin, V. (2005). Review of [Gloire et eau bénite / *Ma vie en cinémascope* de Denise Filiatrault]. *Ciné-Bulles*, 23(1), 28–29.

Gloire et eau bénite

VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

Alys Robi fascine. Dans un Québec monochrome plongé dans la grande noirceur, la chanteuse vêtue de strass et de paillettes brillait de mille feux. Celle qui, malgré la rectitude ambiante, chantait de chaudes mélodies latines fut même propulsée étoile filante au firmament des stars jusqu'à Hollywood. Mieux encore, internée puis lobotomisée parce que souffrant d'une psychose maniaco-dépressive, maladie jusqu'alors méconnue, elle a vu sa carrière prendre fin tragiquement alors qu'elle était au sommet de sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner que cette incarnation du rêve américain *made in Québec* ait inspiré biographies et télé-série.

Quel était le véritable intérêt de revisiter l'histoire de cette vedette locale devenue l'une de nos premières stars à l'échelle internationale? Alys Robi fascine parce qu'elle incarne le mythe de la célébrité, de cette volonté démesurée d'atteindre le rêve américain, qui ne peut finalement que s'avérer destructeur. Ainsi, Alys Robi

n'est pas très différente des James Dean, Marilyn Monroe et Jim Morrison de ce monde. Elle a perdu pied, alors qu'elle avait atteint des sommets vertigineux, provoquant la mort de son propre personnage. Et en ce sens, **Ma vie en cinémascope** de Denise Filiatrault a la justesse d'exploiter ce filon inépuisable qui, dans l'imaginaire collectif, n'a jamais perdu de son intensité. On n'a qu'à penser à des films comme **Citizen Kane**, qui évoque l'ascension et la chute d'un mégalomane, pour se rendre compte à quel point ce thème nourrit la machine à rêves depuis toujours.

Ce qui est intéressant dans le cas présent, c'est que le personnage d'Alys Robi (Pascale Bussières) a pris naissance dans le Québec de Duplessis. Un Québec replié sur lui-même, mais surtout noyé dans l'eau bénite, qui contraste particulièrement avec la vie incandescente de la jeune starlette. Aussi, le film de Denise Filiatrault est fondé sur cette opposition. D'une part, l'ambition démesurée d'Alys

Robi; une ambition nécessairement subversive, parce que provenant d'une femme, mais aussi parce que diamétralement opposée aux valeurs que la société préconisait à l'époque. D'autre part, le principal obstacle à cette ambition : une religion qui interdit et qui châtie. On en vient finalement au constat que l'ambition, tout comme la religion d'ailleurs, mène fatalement à l'aliénation. Ce constat est symbolisé par la lobotomie de la jeune femme de 28 ans, scène par laquelle s'amorce et se termine le récit. Entre les deux, une série de flash-back oppose le parcours de la chanteuse gravissant les échelons de la gloire à sa vie d'internée où l'on tente de mater sa fougue bien plus que sa folie.

Dès le début du film, les « Je vous salue Marie » se confondent aux chansonnettes des premiers spectacles de la petite Alice de cinq ans, déjà poussée par l'ambition de son père (Michel Barrette). À l'âge de 13 ans, celle-ci est terrifiée par le sermon du curé qui la prévient que les péchés de la chair mènent en enfer. Un peu plus tard,



Alys Robi (Pascale Bussières) en compagnie de ses hommes : Olivier Guimond (Serge Postigo) et Lucio Agostini (Denis Bernard)

la jeune fille promet de ne jamais succomber à la tentation, puis annonce à ses parents qu'elle déménage à Montréal pour poursuivre sa carrière. Dans la métropole, ce sera le début d'une vie de bohème, d'abord sous l'aile de La Poutine au Théâtre National, puis avec la troupe de Jean Grimaldi. C'est là qu'elle fera la rencontre d'Olivier Guimond (Serge Postigo), son premier amour, mais surtout sa première tentation. Aussi, bien qu'il soit un homme marié, Alys résistera difficilement à ses avances... D'ailleurs, cette première relation en dehors des liens du mariage provoquera le refus de l'Église d'absoudre les péchés d'Alys. Et à partir de ce moment, la chanteuse glissera lentement, mais sûrement, vers une vie que les bien-pensants de l'époque auraient qualifiée de débauche. Elle cesse d'aller à la messe, même le dimanche, vit en concubinage avec un homme marié, se fait avorter, consomme alcool et médicaments, et ainsi de suite...

Cette descente de la jeune femme vers une vie proscrite par l'Église, n'aura d'égale que son ascension professionnelle vers la consécration. Aussi, à toutes les étapes importantes de sa vie, Alys Robi se servira des hommes comme tremplin pour aller plus loin dans sa carrière. Il y a eu d'abord son père, champion de boxe, qui l'amenait chanter dans les combats de la paroisse. Puis, ce fut Olivier Guimond, assez célèbre dans la province pour la séduire, mais qui se contentait trop bien de cette simple popularité pour retenir l'ambitieuse dans ses bras. Enfin, Lucio Agostini (Denis Bernard) sera celui qui lancera sa carrière internationale, mais qui la mènera aussi à sa perte. Comme le veut le mythe de la célébrité, au sommet de sa gloire Alys Robi sera adulée de tous, mais profondément seule. On pourrait interpréter ce désir de briller à tout prix comme l'espoir fou d'atteindre Dieu. En ce sens, on ne peut que penser à l'archétype d'Icare qui, à trop vouloir s'approcher du Soleil, a fini par se brûler les ailes. Ironiquement, alors qu'elle aura rejoint le



Ma vie en cinémascope

panthéon des stars, les Américains qualifieront Alys Robi de « Goddess »... Et, d'une certaine manière, la chanteuse elle-même, dans sa mégalomanie, finira par croire qu'elle est une déesse pour le commun des mortels. Pourtant, malgré tout son argent et son pouvoir, elle ne pourra pas sauver son frère d'une maladie dégénérative... Et, du haut de sa tour d'ivoire, elle sera prise d'un fatal vertige.

Alys Robi était probablement en avance sur son temps, à une époque où une femme ne pouvait aspirer à une carrière et où toute marginalité était interprétée comme de la folie. Mais surtout, à une époque où la maniaque-dépression était traitée aussi radicalement que par une lobotomie. Ironie, c'est son père, celui qui lui aura pourtant insufflé son ambition, qui la fera

interner. En ayant recours à la lobotomie, on donnera la mort à Alys Robi, la star... Mais, ce sera aussi la renaissance, pratiquée par la religion catholique, d'une Alice Robitaille désormais sage comme une image. ■

Ma vie en cinémascope

35 mm / coul. / 105 min / 2004 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Denise Filiatrault
 Image : Pierre Mignot
 Son : Don Cohen, Marie-Claude Gagné, Michel Descombes et Réjean Juteau
 Mus. : Jean Robitaille, Jean-Sébastien Robitaille et Paul R. Bisson
 Mont. : Yvann Thibodeau
 Prod. : Denise Robert et Daniel Louis – Cinémaginaire
 Dist. : Vivalfilm
 Int. : Pascale Bussièrès, Serge Postigo, Denis Bernard, Michel Barrette, Johanne-Marie Tremblay